

mille, il fut décidé que la vaillante femme accompagnerait Mlle du Bauval dans un voyage à travers l'Orient.

La fortune du capitaine était modeste, cependant il pouvait, sans gêne, pourvoir à de telles dépenses.

La proposition parut agréable à Eglantine ; elle pensa bien à la lettre qu'elle avait adressée à René, mais si elle lui revenant, comme il ne pouvait manquer de revenir à Paris, le Ciel saurait bien les faire retrouver.

Quelques jours plus tard, les deux femmes quittaient la capitale de la France pour une absence de six mois.

Le commandant de Lévis, de retour à Paris, se rendit à ses quartiers généraux, où il fut reçu avec les honneurs de son rang. Après quelques jours de repos, il se mit au travail avec une ardeur qui dénotait en outre l'amour du devoir, le besoin de se distraire. Personne ne connaissait le malheur qui l'avait frappé,

A-T-IL UN SABRE

Un général s'ennuyait dans son hôtel.

Il était un jour à sa fenêtre et regardait circuler les gens. Tout à coup il voit venir un de ses officiers qui n'avait pas son sabre. Manque de discipline au premier chef !...

— Ah ! s'écrie-t-il, enchanté, voilà un lieutenant qui va me divertir. Dix minutes d'interrogatoire et un mois d'arrêts. C'est toujours autant de passé.

Cependant le lieutenant approchait sans défiance.

Lorsqu'il fut à portée de la voix.

Hé ! montez donc ici, monsieur, tout de suite.

L'officier leva la tête et aperçut son supérieur. En même temps il réfléchit qu'il avait laissé son sabre à la maison. Il comprit dans quelle position il allait se trouver.

Par malheur, il n'y avait pas à revenir sur ses pas :

rappelle maintenant : des nouvelles de votre famille... Comment se porte votre père ?

— S'il pouvait connaître votre sollicitude à son égard il serait flatté mon général, par malheur il y a vingt ans qu'il est mort.

Le général considéra le lieutenant avec une mine tout ébahie.

— De sorte continua celui-ci, que vous n'avez pas autre chose à me dire ?

— Ma foi non, répondit le général. Seulement ne sortez jamais sans sabre, car j'aurais été obligé de vous mettre aux arrêts pour un mois, si vous n'aviez pas eu cette arme.

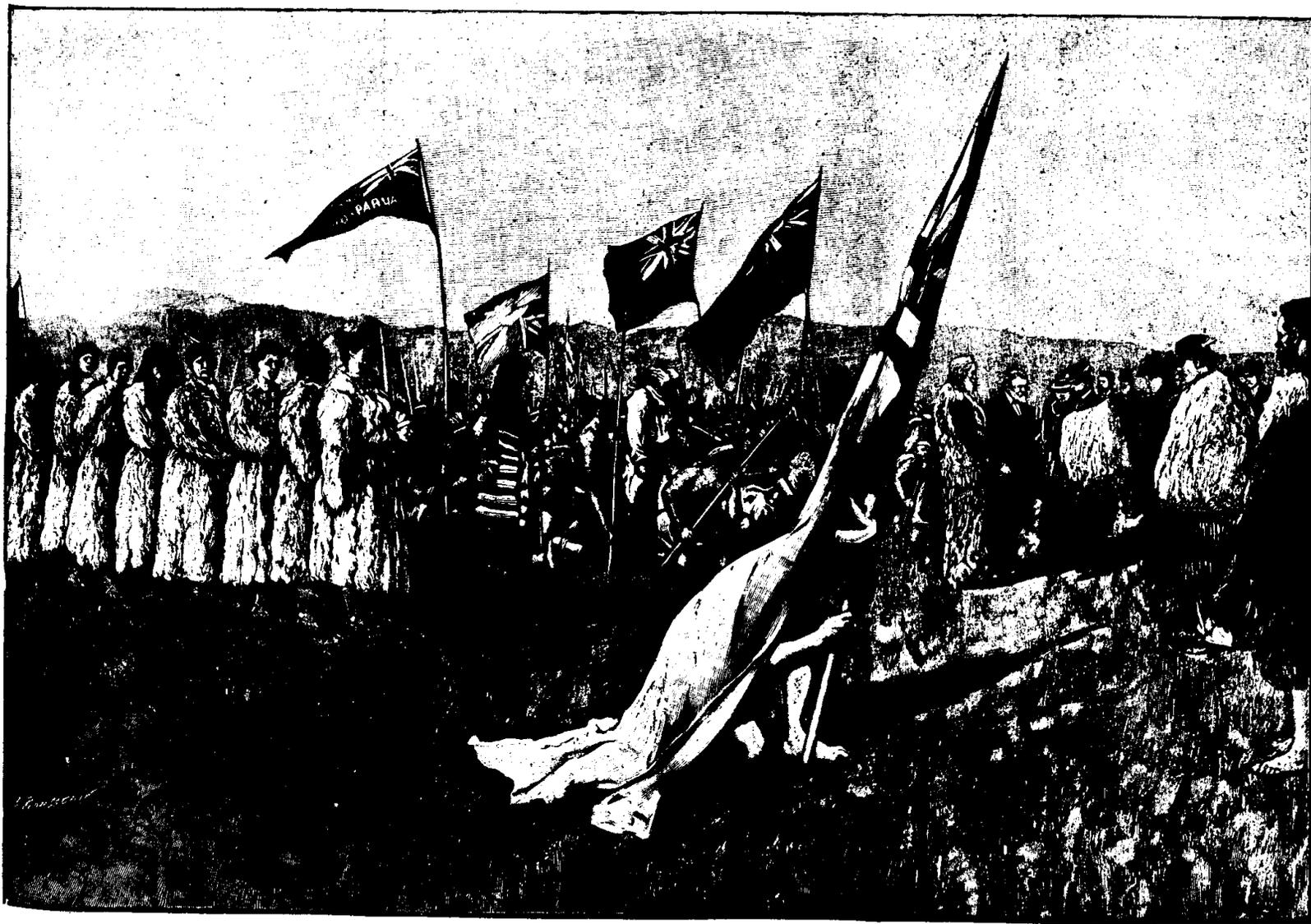
— Peste, je m'en garderais bien ; aussi voyez !

Et le jeune homme montra audacieusement la latte qui pendait à son côté.

— Oui, oui, je vois mon cher, allez !

L'officier s'empressa de profiter de la permission.

Il salua le général, quitta le salon ; et en repassant



NOUVELLE-ZELANDE.—Réception du duc d'York et de la duchesse par les Maoris

au Canada, lui-même ne crut pas devoir en faire le récit, c'eût été, lui semblait-il, profaner sa douleur.

Peu de temps après son arrivée, René fit venir à lui son serviteur Noël.

— Mon ami, dit-il, je me suis intéressé auprès du ministre de la Marine. J'ai obtenu pour toi le grade de lieutenant, et je n'ai pas de doute que tu sauras demeurer à la hauteur de la confiance que tu as inspirée. Entre temps, n'oublie pas, mon brave, que si la mer a fait grâce de la vie à Mlle Eglantine, Paris est un centre où se portent grand nombre de courants, où l'oreille se dresse à bien des échos.

— Commandant, mon entière vigilance est acquise à la noble cause que j'ai l'honneur de servir. Je ne cesserai de m'enquérir du sort de votre fiancée qu'après avoir vu son bonheur assuré ou son malheur confirmé.

Ayant remercié son chef de la faveur dont il venait de l'honorer, le vieux marin se retira, glorieux de ses nouvelles prérogatives. — WILFRID LOCAT.

La fin au prochain numéro

il avait été vu désarmé et il fallait qu'il affrontât l'orage...

La figure du général était radieuse.

Il se frottait les mains en homme qui a trouvé occasion de se distraire.

Le lieutenant prend son parti. Il pénètre dans le logis de son chef, et, en traversant l'antichambre, avise un sabre d'ordonnance appendu à la muraille.

— Ah ! dit-il voici bien mon affaire.

Il décroche le sabre et le met à sa ceinture.

Puis, prenant un air innocent, il entre chez son supérieur et, s'arrêtant à la porte :

— Mon général m'a fait l'honneur de m'appeler ?

— Oui, je voulais vous demander...

Le général s'interrompt brusquement. Le lieutenant a un sabre !

— Bigre, s'exclama le supérieur dont la physionomie a changé, et sur les lèvres duquel un sourire s'épanouit, qu'est-ce que je voulais donc vous demander ? Je me

par l'antichambre, il remit le sabre à son clou.

Ensuite, il sortit du logis.

Le général avait repris sa place à la croisée. En revoquant l'officier sans sabre, il appela sa femme.

Elle accourut.

— Tiens, lui dit-il, regarde ce lieutenant qui s'en va.

— Je le regarde.

— Le distingues-tu en détail ?

— Parfaitement.

— A-t-il un sabre ?

— Non.

— Eh bien ! c'est ce qui te trompe, il a l'air de ne pas en avoir et il en a un.

La femme ne fit pas d'observation.

Elle était habituée à croire son époux sur parole.

Quant à l'officier, il en fut quitte pour la peur, et, profitant de l'avis donné, il ne sortit plus jamais sans son sabre.

Z...